

---

# L'écrivain francophone au cœur de la problématique de la langue d'écriture

Université de Bergen (Norvège)

La question de la textualité des langues dans l'écriture littéraire francophone se pose avec pertinence aujourd'hui. En effet, dans un contexte où l'écrivain africain se réclame d'une certaine appartenance aux biotopes linguistique, culturel et identitaire de son continent d'origine, il se trouve que la langue française (langue d'écriture et donc de publication), en contact avec sa langue maternelle (langue de pensée et d'inspiration), s'expose à une aventure conflictuelle assurée au sens même des préoccupations de la sociolinguistique. Ce contact s'accompagne de jeux et de phénomènes d'interpénétration, car le rendu du texte littéraire en français s'affiche être le lieu d'un dialogisme particulier où l'altérité, constitutive à l'écriture francophone, est incarnée par cet apport (in)conscient de la langue maternelle d'origine dans la composition, en français, du texte littéraire africain. Il y a bien lieu de réfléchir sur la nature de l'impact de la relation inter-identitaire qui prend place ici.

Il est fort répandu, dans les études de cultures et civilisations, que l'écriture est le manifeste de l'identité du sujet parlant (ou écrivain pour être plus précis). Autrement dit, on pense avec les mots du langage parlé ou écrit.<sup>12</sup> Pour ce qui constituera le cadre de mon propos dans cet

---

<sup>12</sup> J'intègre cette phrase dans l'acception selon laquelle la langue, véhicule de pensée d'un peuple donné, élément fondamental d'extériorisation de l'intimité agissante d'une





acuité. Pour ce faire, je prendrai comme écrivain cible à ma réflexion le romancier Mongo Beti. Son dernier roman intitulé (2000) sera le corpus qui me servira d'ancrage à la problématique de ce travail sur la textualité des langues dans le contexte d'écriture littéraire en francophonie.

Mongo Beti croit<sup>15</sup> donc au français normatif et s'assure de l'honorer tel que les caprices liés à cette langue l'autorisent ou le soumettent. D'ailleurs, ses œuvres en général, et ses romans en particulier, témoignent de cette consistance de l'homme dans la dimension normative du français. S'il a fini par porter le nom d'écrivain classique, c'est bien pour deux raisons au moins : d'abord, il a toujours laissé apparaître dans ses textes les échos de sa culture gréco-latine au travers de grands penseurs de cette période sacrée des Humanités ainsi que des citations ou expressions consacrées à ladite époque ; mais aussi, il a fait essor d'un talent très précoce de bon orateur, de maître du langage dont la précision et la richesse du vocabulaire, où jalonne l'allégorie dans le profil narratif de ses textes, ont suffi pour le consacrer comme étant un poète<sup>16</sup>

Pourtant, et c'est là que se concrétise la pertinence de l'adage selon lequel notre histoire nous suit toujours partout comme notre ombre, Mongo Beti, le classique d'hier, le militant engagé d'une écriture normée, va, au soir de sa carrière d'écrivain, régler la pointe de son stylo pour s'exercer dans une littérature de langue française exotique. Ce que lui-

souvent reconnu assimilé. Il est l'écrivain des causes dont la majorité souffre au quotidien. La langue d'écriture en français dont il se sert dans ce que j'appellerai ses « romans du retour » est une langue fortement agressée par l'altérité ambiante au Cameroun et que je nomme le *camfranglais*<sup>17</sup>. Voilà inscrit dans . Le sujet écrivain est désormais habillé et marqué par ce double dont il ne peut défaire l'incrustation dans la conscience, l'univers créateur, le langage. La langue française tropicalisée est désormais partie intégrante du système énonciatif de Mongo Beti. L'altérité linguistique ainsi



du départ (éwondo) qui plane. Dès lors, on comprend mieux la sémantique déployée dans le mot du français auquel fait allusion Zang Zang. Le locuteur Mongo Beti, avec ses personnages, ne va plus vers le français, pour en observer les règles, comme il le faisait auparavant ; c'est le locuteur qui attire le français vers lui. Il donne au

naissent de l'influence de la langue maternelle sur le Français : soit que les personnes traduisent littéralement certaines tournures dialectales, soit enfin qu'elles commettent des incorrections difficiles à classer, ou parlent d'une manière typiquement africaine. Ce [...] qui joue, [c'est] l'interférence de deux habitudes linguistiques. (1982 : 67)



L'examen de la dimension textuelle du roman donne à voir un certain nombre de refuges identitaires<sup>21</sup> dans le mode d'expression des personnages. Ceux-ci présentent un discours tout à fait singulier de la langue française en proie à la présence dominante de la langue d'origine des différents énonciateurs. Je me propose, pour rendre compte de ces traits ou marqueurs culturels dans la composition énonciative en français, de ramener mon analyse à quelques sous-catégories importantes.

Voici comment s'opère donc ce que nous livre la réalité du roman où la langue éwondo dialogue avec le français au travers de résonnances multiples. Sur le plan morphologique, on peut constater que les mots affichent une orthographe assez a-normale. Prenons le cas de cette réplique du Commissaire (personnage du roman) qui, s'adressant à Eddie (autre personnage du roman), s'énonce ainsi : «  
<sup>22</sup>

---

<sup>21</sup> Mendo Ze, pour caractériser ce que j'appelle « refuges identitaires », parlera de « français camerounilectal 16-9(Tc -0.norm)7(a)10-253

Sur le plan syntaxique, le français du roman est en réalité une adaptation du français à la structure phrastique et compositionnelle éwondo. Si l'on admet que la langue est, depuis Saussure, un système organisé de signes, alors on comprend qu'avec Gérard Moignet (1978 : 3) elle soit « un ensemble de signes linguistiques et règles de combinaisons de ces signes entre eux, qui constitue l'instrument de communication d'une communauté donnée ». Bien entendu, je voudrais concevoir ici ces signes comme étant, par exemple, les traces de la langue d'origine du locuteur éwondo qui s'exprime en français dans le roman de Mongo Beti.

Prenons ces deux exemples d'énoncés du texte pour les étudier sur le plan syntaxique : « Toi aussi, tu es même comment ? » ( , 85) ; ou alors « toi aussi, tu écoutes ce que les Blancs disent maintenant ? » ( , 104). L'appartenance des locuteurs de ces phrases à la langue éwondo, de manière spécifique, mais aussi bantoue<sup>23</sup> de façon générale, y résonne abondamment. En réalité, les locuteurs procèdent tout simplement à des calques structuraux inspirés de leurs langues d'origine pour reproduire, de manière tout à fait fidèle, la substance en français. Ainsi, je pourrai traduire, en éwondo, le premier énoncé de la façon qui suit : « wa fe, one bèn ya ? » ; et le second en ces termes : « wa fe, wa vogle idzom mintaguèn mia dzo etetëg nyò ? » Ces deux traductions sont littéralement effectuées et les règles combinatoires et relationnelles entre les éléments constitutifs des énoncés sont retrouvées/observées à l'identique en éwondo et en français. Il y a donc ici comme un circuit (in)conscient de replaquage<sup>24</sup> syntaxique. L'éwondo parle, et est présent, en français. Il résonne tellement en cette langue réceptrice qu'il se constitue comme un phénomène réel d'acclimatation langagière<sup>25</sup> où le français est soumis à une

<sup>23</sup> Ils partagent, avec le groupe beti, pratiquement la même structure syntaxique.

<sup>24</sup> Voici comment il fonctionne :

- Toi aussi, tu es même comment ?

- toi aussi, tu écoutes ce que les Blancs disent maintenant ?

<sup>25</sup> J'entends par là le fait que la langue éwondo impose au locuteur un mode combinatoire mal-approprié en français sous la forme du calque. D'ailleurs, Georges Mounin définit le calque comme étant « une forme d'emprunt d'une langue à une autre qui consiste à utiliser



mode psycho-FTc -0.004 12.0452883(f)--

préfigurent l'appartenance géotribale des différents locuteurs qui en font usage. La langue d'origine marque ainsi la langue d'utilisation au point qu'on est effectivement dans ce que j'ai postulé au début de mon propos : l'altérité forme la conscience locutionnaire de l'identité en situation de discours. Cette identité devient ainsi un complexe champ de résistance culturelle due à l'héritage linguistique que lui propose sa langue de pensée, qui est ici l'éwondo. Écrire, pour Mongo Beti, et parler, pour ses personnages, devient le lieu et l'occasion de faire/laisser entendre cette dualité ambiante et foncière au sein du langage mobilisé en français éwondoisé ou éwondo françaisé.

Pour terminer, sans achever, cet aperçu de l'interculturel dans le roman de Mongo Beti, je voudrais aborder le côté fortement intonational de l'éwondo dans le texte en français. En réalité, lors

Et voici le clou de l'investissement de la nature de l'implication de l'intonation éwondo en français dans ce dialogue entre Eddie et Antoinette à la fin du roman :

- Dis-moi, Eddie, je fais quoi alors ?
- Tu restes là.
- Je quitte le Blanc là ?
- Oui.
- Je quitte la maison là ?
- Oui.
- Je quitte ça quand ?
- Tout de suite.
- Tout de suite là ?
- Tout de suite là. ( , 350-351)

L'intonation dont il est question ici ne peut être ressentie que par un locuteur natif ou ayant fréquenté les éwondo dans leur manière de s'exprimer en français. C'est donc à l'oral que cet accent identitaire est ressenti, et non à l'écrit. Il est caractérisé par un ton montant et un peu prolongé sur le dernier mot des phrases émises par Antoinette. Il faut remarquer l'impropriété de l'adverbe , généralement utilisé dans le cadre d'une illustration, mais ici employé en lieu et place de qui serait attendu. En plus, elle recourt énormément au déictique dans ses énoncés. Et c'est comme pour rentrer dans son système énonciatif particulier, pour se faire bien comprendre, qu'Eddie l'utilise dans sa dernière réplique. En effet, est souvent utilisé pour désigner le cadre spatial et proxémique par rapport à la position du locuteur. C'est d'ailleurs ainsi qu'il est employé dans le début du dialogue entre les deux personnages. Mais, c'est à un tout autre investissement sémantique qu'il est soumis ensuite ; au point que réfère plutôt à une volition de

## PROBLÉMATIQUE DE LA LANGUE D'ÉCRITURE





MOIGNET, Gérard.

. Paris:

Fernand Nathan, 1978.

MOUNIN, Georges.

. Paris : PUF, 1974.

OZELE OWONO, Joseph. « ,16 G,1(i)-2u(n)-T2 1 Tf0.006 Tc 0.011 Tw 17